

NOUVEAUX PROGRÈS RUSSES. — NOUS ATTAQUONS AVEC SUCCÈS EN CHAMPAGNE

EXCELSIOR

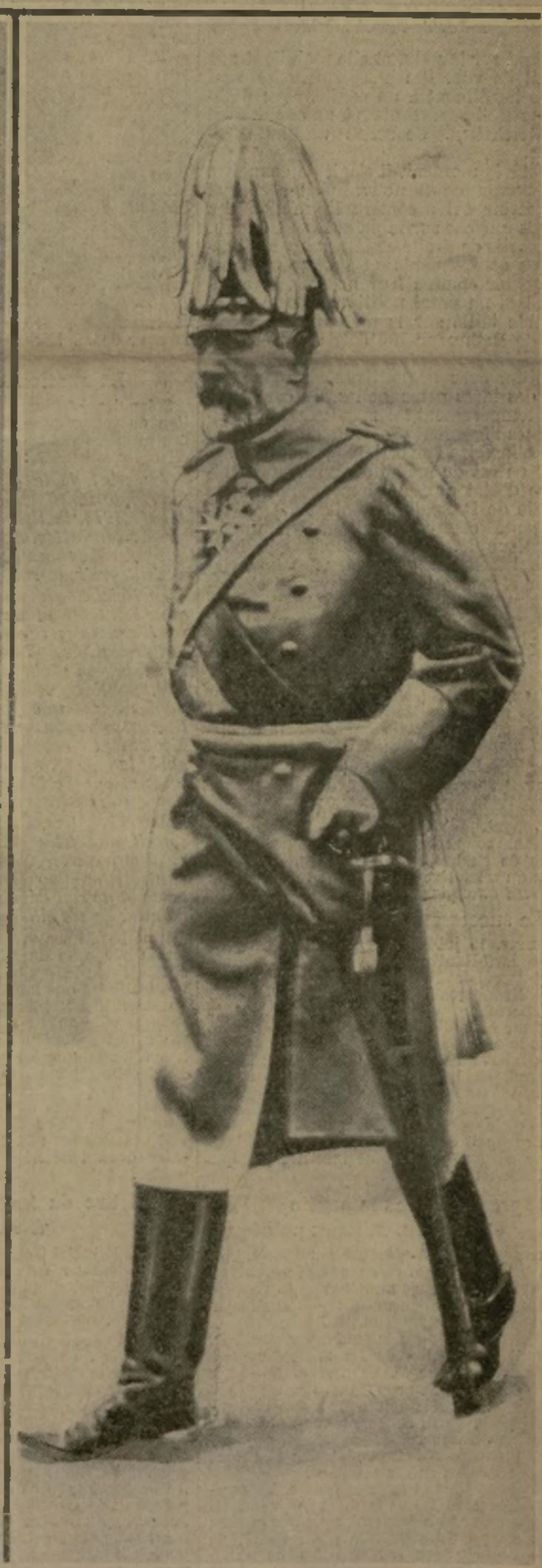
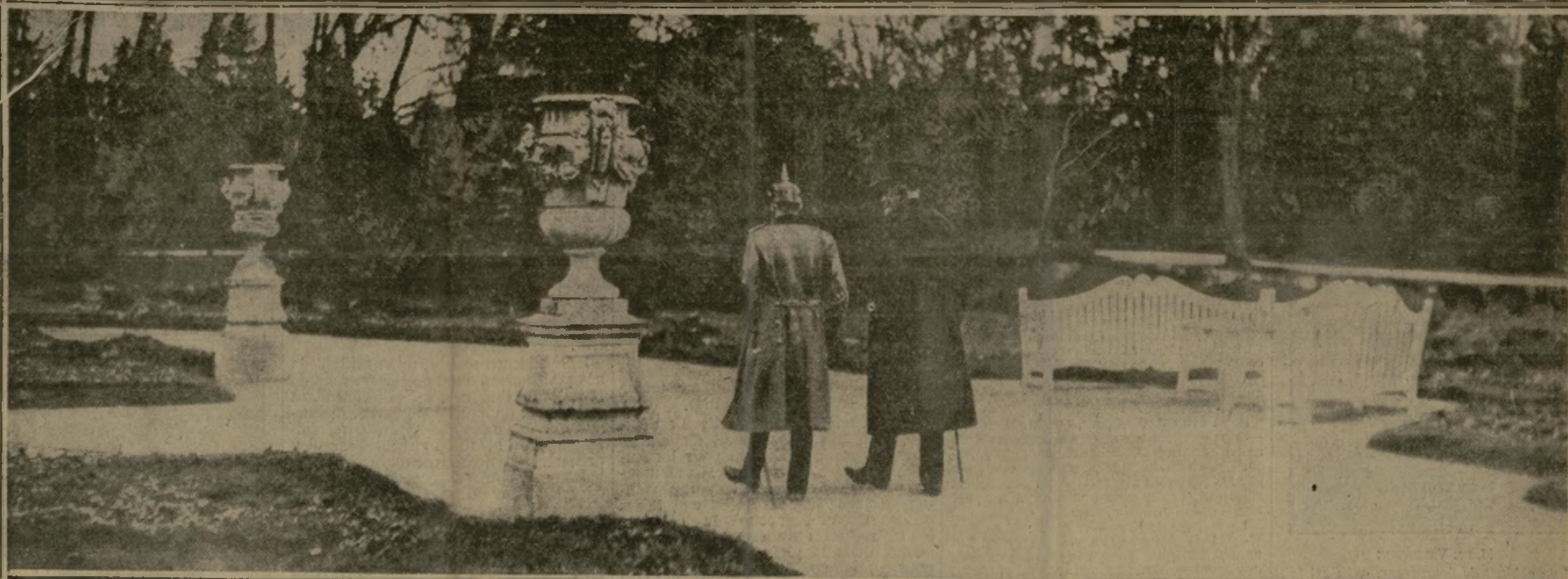
Huitième année. — N° 2.435. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Lundi
16
JUILLET
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 13.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 36 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B' des Italiens. - Tél. : Cent. 86-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

LE DOCTEUR GEORG MICHAËLIS REMPLACE M. DE BETHMANN-HOLLWEG



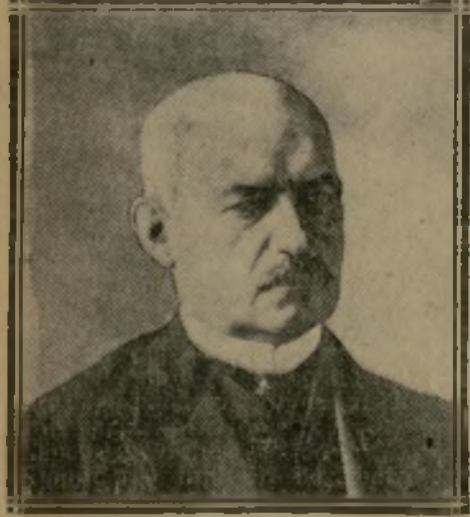
L'EMPEREUR ET M. DE BETHMANN. — L'EX-CHANCELIER. — M. MICHAELIS. — LE KRONPRINZ. — HINDENBURG, LE KAISER ET LUDENDORFF
Le départ du chancelier de Bethmann-Hollweg, qui restera dans l'Histoire l'homme au "chiffon de papier", est officiel, et le kaiser a choisi pour le remplacer le docteur Michaelis, fonctionnaire peu connu, nommé récemment commissaire prussien au ravi-
taillement : 1° Une entrevue du kaiser et de Bethmann-Hollweg; 2° Le kronprinz qui a provoqué la retraite du chancelier; 3° Le nouveau chancelier Michaelis; 4° Le chancelier démissionnaire en uniforme; 5° Hindenburg, le kaiser et Ludendorff réunis en conseil.

LE CHANCELIER A CHANGÉ MAIS PAS LA SITUATION

Dès la rentrée du Reichstag, la lutte ne peut manquer d'éclater avec violence entre la majorité et le parti militaire sur la question de la paix.

Les journaux pangermanistes triomphent de la chute de M. de Bethmann-Hollweg, dont ils ont fini par obtenir la tête après des campagnes acharnées. A son renversement il semble certain que le kronprinz en personne a contribué activement. La Gazette de Francfort, qui a toujours défendu le chancelier déchu, l'indique sans détours. Quant à l'empereur, dans sa lettre d'adieu, il laisse entendre qu'on lui a forcé la main.

Cependant, cette réaction du parti annexionniste et militaire ne change rien, pour le moment, à ce fait essentiel qu'il y a une majorité au Reichstag et que cette majorité a pris position avec netteté non seulement sur les réformes, mais



M. DE VALENTINI
chef du cabinet de l'empereur, qui s'est fait auprès de celui-ci la porte-parole des adversaires de l'ex-chancelier

sur la paix, et elle maintient son point de vue. Les pangermanistes sont allés hardiment à un conflit avec Bethmann-Hollweg. Ironie à un conflit avec le Reichstag ? Ce serait une autre affaire.

Pour le moment, il s'agit de connaître le programme du nouveau chancelier et de savoir s'il acceptera la motion des partis moyens sur la paix. Bien entendu, les partis de droite assiégent M. Michaelis de compliments et s'efforcent de le présenter comme leur homme. Et cependant un passé politique sans éclat et semble taillé sur le même modèle que M. de Bethmann-Hollweg : comme son prédécesseur, c'est un fonctionnaire peu familier avec la politique étrangère. A-t-il des idées personnelles, du caractère, un tempérament ? Les Allemands eux-mêmes l'ignorent et semblent attendre ce qui s'inscrira sur cette page blanche.

Il en est de même du nouveau secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, le comte de Brockdorff-Rantzau. Il est représenté comme un homme éminemment souple. C'est de souplesse en effet qu'a besoin le gouvernement impérial pour résoudre les difficultés qui s'accumulent à l'intérieur et à l'extérieur. Mais la souplesse suffira-t-elle ? Hindenburg et le kronprinz, qui sont pour la manière forte, ne le pensent pas. — J. B.

BALE, 14 juillet (retardé en transmission). — On mande de Berlin à la date du 14 : Une édition spéciale du Moniteur officiel de l'Empire annonce l'acceptation de la démission de M. de Bethmann-Hollweg qui reçoit l'étoile de commandeur de l'ordre royal de la maison des Hohenzollern. Le Moniteur officiel de l'Empire annonce également la nomination du docteur Michaelis, sous-secrétaire d'Etat, aux fonctions de chancelier de l'Empire, de président du ministère d'Etat et de ministre des Affaires étrangères.

Le successeur de Zimmermann
BERNE, 15 juillet. — Le comte Ulrich de Brockdorff-Rantzau, qui vient d'être nommé sous-secrétaire d'Etat impérial aux Affaires étrangères, est né en 1860 à Stargard. Il a pour droit, il a fait toute sa carrière dans la diplomatie.

Deuxième secrétaire d'ambassade à Petrograd, en 1901-02 ; puis deuxième secrétaire à Vienne en 1903-04, il a été appelé aux fonctions de conseiller d'ambassade dans cette dernière ville, en 1908.

Il occupait en dernier lieu la charge d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire au Danemark.

L'impression dans le public
et dans les milieux politiques

BRUXELLES, 15 juillet (député particulier). — Les événements qui viennent de se produire, bien que n'étant pas inattendus, provoquent la plus vive émotion aussi bien dans le public que dans les milieux politiques.

Aussitôt qu'il a paru le communiqué officiel portant désignation de M. Michaelis comme successeur de M. de Bethmann-Hollweg, les différents groupes du Reichstag ont décidé de tenir, le soir même, des séances privées afin de se consulter sur la nouvelle situation politique.

Rien encore n'a transpiré des décisions prises au cours de ces réunions.

Dans le public et dans la presse, les commentaires sont les plus divers. Ce qui témoigne un certain désarroi, c'est que chaque parti essaye d'attribuer la chute de M. de Bethmann-Hollweg à son refus de satisfaire ses propres revendications et espère en tirer bénéfice : l'unité existe seulement pour la république générale qui lui est fait d'avoir été trop brillant et pas assez énergique, mais ce qui est bien prouvé, c'est en définitive toute la politique intérieure de l'Allemagne qui s'écroule et c'est le flot montant des déceptions, des déceptions et des

inquiétudes qui renversent le chancelier ; c'est que chaque parti aurait voulu le voir appliquer une énergie absente à des buts différents.

La désignation de M. Michaelis a surpris bien du monde. Aucun journal n'avait fait allusion à la possibilité d'une pareille solution. Seulement dans son numéro du 14 juillet, malin, la Tagliche Rundschau avait en M. Michaelis un candidat éventuel à la succession de M. de Bethmann-Hollweg au même titre que le prince de Bulow.

La Tagliche Rundschau écrivait : « Pendant le peu de temps où M. Michaelis a exercé les fonctions de directeur de l'alimentation il a, par son énergie, préparé des résultats dont on connaît bientôt l'importance. Toute la partie du programme de la politique alimentaire qui est actuellement réalisée est son œuvre. Il a accompli sa tâche malgré des difficultés énormes. Énergique, tenace dans l'exécution de ce qu'il a résolu, il est décidé à ne se laisser détourner du but par aucune intimidation. Pénétré de la nécessité de travailler avant tout pour l'intérêt national, craintif, brillant, son passé politique est entièrement vierge. Il n'est à l'avance antipathique à aucun parti. Il serait donc l'homme indiqué pour tendre au peuple sa confiance entière dans le gouvernement et pour réaliser l'unité nationale compromise. »

Voilà qui semble significatif, si l'on songe aux attaches conservatrices de la Tagliche Rundschau.

Il est évident, d'ailleurs, que M. Michaelis — bien que tout le monde s'accorde à reconnaître en lui un homme intelligent et énergique — n'a pas accepté sans quelque défiance par les partis du centre et de la gauche, en raison même des personnalités qui ont pesé sur la solution de la crise.

La Gazette de Francfort écrit : « Maintenant que l'on vise un grand but précis, il s'agit d'avoir à la tête des affaires des hommes voulant ce qui est vrai et nécessaire et ayant le courage de faire prévaloir leurs idées. C'est au Reichstag de faire en sorte qu'il en soit ainsi. Si le nouveau chancelier veut gouverner avec les droites, il peut l'essayer ; nous avons confiance que la majorité actuelle saura rester fidèle à ses résolutions. Cette majorité porte la plus grande partie de la responsabilité des événements futurs. »

Le Vorwärts fait remarquer que le nouveau chancelier devra comme avait fait M. de Bethmann-Hollweg, après quelques hésitations, adopter sur les buts de guerre le point de vue des quatre grands partis. Un chancelier voulant pratiquer une politique contraire n'aurait pas la confiance du peuple ni de ses représentants.

Il apparaît, en effet, que c'est sur la question de la paix que se livrera la première bataille parlementaire, celle qui décidera de l'avenir de M. Michaelis en tant que chancelier.

La motion sur la paix

Selon les journaux berlinois, la résolution de paix sur laquelle les socialistes, le centre et les radicaux se sont mis d'accord est essentiellement :

Au sein de la quatrième année de guerre, le Reichstag déclare : Comme au 4 août 1914, l'Allemagne n'a pas de desirs de conquêtes. Elle n'a pris les armes que pour défendre sa libre indépendance et l'intégrité de son territoire.

Le Reichstag désire une paix durable avec l'Entente et une réconciliation entre les peuples sans songer aux conquêtes territoriales obtenues par la violence. Les mesures violentes d'ordre économique, politique et financier sont inconciliables avec une paix semblable. Le Reichstag repousse tout plan tendant à l'isolement économique des peuples après la guerre, réclame toute liberté des mers et appuiera tout projet d'organisation du droit international.

Aussi longtemps que ses ennemis refuseront une telle paix, l'Allemagne est résolue à rester inébranlablement unie et à résister pour la défense de son existence et de son développement ainsi que de ceux de ses alliés.

Il ne paraît pas vraisemblable que le bloc formé sur cette question par les partis du centre et de la gauche se désagrège. Mais il est à noter que le centre a décidé d'applaudir moins 2 voix de soutien la motion de paix telle qu'elle a déjà été adoptée, même si les nationaux-libéraux abandonnent leur attitude antérieure.

Or, cette motion ne correspond nullement aux efforts que Hindenburg a faits pour convaincre les chefs des partis de l'extrême situation militaire de l'Allemagne. On ne voit pas comment M. Michaelis pourra concilier deux tendances aussi fortement opposées.

Une lettre du kaiser
à Bethmann-Hollweg

BALE, 14 juillet (retardé en transmission). — Le Moniteur officiel de l'Empire publie une lettre autographe adressée par l'empereur-roi au chancelier, M. de Bethmann-Hollweg, laquelle est ainsi conçue :

« C'est avec un profond regret que je me suis décidé, en promouvant le décret de ce jour, à accepter votre demande d'être relevé de vos différentes charges. »

« Pendant huit années entières, vous avez rempli les plus hautes fonctions de l'Empire et de l'Etat, fonctions auxquelles sont jointes tant de responsabilités, avec une fidélité exemplaire. Vous avez mis avec succès votre magnifique force de travail, toute votre personnalité au service de l'Empire, de l'Etat, du roi et de la patrie. Précisément à une époque des plus difficiles qu'ait jamais traversées le pays et le peuple allemands, alors qu'il s'agissait de prendre des résolutions d'une importance décisive pour l'existence et l'avenir de la patrie, vous m'avez assisté inébranlablement de vos conseils et de vos actes. »

« J'éprouve le besoin de vous exprimer mes remerciements les plus cordiaux pour tous les services que vous m'avez rendus. »

L'ENNEMI RÉAGIT MAIS L'AVANTAGE RESTE AUX RUSSSES

Nos alliés gagnent du terrain, et font 1.600 prisonniers.

Au sud du Dniester, c'est l'aile gauche de l'armée Kornilof qui se montre le plus active. Elle est arrivée à border la Lomnitsa sur tout son cours, et des combats sont engagés pour le passage de la rivière.

Immédiatement au sud de Kalusz, la Lomnitsa se divise en plusieurs bras entre lesquels se trouvent les villages de Dobrovlany et de Novitsa. Les Russes ont atteint ces deux villages et repoussé une contre-attaque des Autrichiens en leur faisant plus de 600 prisonniers.

Plus au sud, ils sont parvenus à déloger les Autrichiens de leurs positions sur les hauteurs qui dominent la rive droite, près du village de Lohizany, sur la route de Roznato et de Dolina. Ces positions étaient certainement importantes, car l'ennemi y a laissé 1.000 prisonniers.

Le village de Perehinsko se trouve au débouché de la haute vallée de la Lomnitsa. A cet endroit les Russes ont forcé le passage de la rivière, mais n'ont pu encore établir une tête de pont sur l'autre rive, où les Autrichiens opposent une vive résistance. Une autre route, qui conduit également à Roznato, passe par Perehinsko. Enfin, entre Slivki et Iasene, l'ennemi utilise les avantages naturels d'un étroit défilé pour tenter d'enrayer l'avance de nos alliés.

L'objet de ces diverses actions est évidemment, pour les Russes, d'atteindre Roznato et de la Dolina, pour les Autrichiens de les en empêcher. La manœuvre par l'aile gauche est d'autant plus indiquée que la crue du Dniester et de ses affluents rend beaucoup plus difficiles les mouvements du centre et de l'aile droite, dans la plaine. Son succès ne pourra manquer de provoquer le recul de toute la troisième armée autrichienne jusqu'au Stry, directement au sud de Lemberg.

Jean VILLARS.

Graves accusations contre Pierre de Montenegro

LAUSANNE, 14 juillet. — On se souvient que de graves restrictions avaient été faites sur le rôle du gouvernement monténégrin, au moment où ce dernier dut se réfugier en Italie, après la prise de Collina. Voici que la Gazette de Lausanne consacre un long article à une brochure en langue serbe qui reprend les accusations en question.

Le gouvernement monténégrin, selon l'auteur de cette brochure, n'aurait cessé de contrebalancer l'effort de la Serbie. Bien que Collina fût en guerre avec l'Autriche, on causait, clandestinement,

« Le commandant du Lovcen, déclare l'écrivain serbe, le fils du roi Nicolas, le prince



PRINCE PIERRE DE MONTENEGRO
(Phot. Henri Manuel.)

Pierre, s'est tenu en relations constantes avec le commandement supérieur autrichien de Cattaro. Il y avait même communication téléphonique. »

Un transport anglais coulé

LONDRES, 15 juillet. — L'Ambassade communique la note suivante :

Le transport britannique Armada, jaugeant 6.151 tonnes, avec un petit nombre de troupes à bord, a été torpillé et coulé par un sous-marin ennemi dans l'Atlantique, le 27 juin. Six soldats, un passager, un officier et trois hommes de l'équipage manquent ; ils sont supposés noyés.

La reine d'Angleterre fait un séjour en France



LE CHATEAU DE MONTIGNY

BOULOGNE, 14 juillet. — La reine d'Angleterre est descendue au château de M. Yvassart, à Montigny.

Elle s'est rendue jeudi à Jumièges, à Saint-Vandille et au Havre, puis elle a vi-

NOUS PROGRESSONS DANS LE SECTEUR DE MORONVILLIERS

Une violente attaque allemande au chemin des Dames échoue.

Les actions d'artillerie qui devenaient de plus en plus vives sur notre front ont eu pour corollaires deux attaques d'infanterie exécutées l'une par les Allemands, au nord de l'Alsace, l'autre par nous, dans le plateau de Moronvilliers. La nôtre a atteint tous ses objectifs et



s'y est maintenue malgré tous les efforts de l'ennemi pour reprendre le terrain perdu. Au contraire, les Allemands, qui avaient d'abord poussé par chiroita jusqu'à notre tranchée de soutien, en ont été finalement rejetés et n'ont gardé que des éléments de la tranchée de première ligne sur une longueur d'environ 500 mètres.

Leur attaque, menée sur le saillant de nos positions à l'ouest de Cerny, près de la route de Chamouille, était cependant puissante : de leur propre aveu, des détachements empruntés à plusieurs régiments et un bataillon spécial d'assaut y prenaient part. Ils reconnaissent d'ailleurs que notre résistance a été des plus énergiques, ce qui est une manière d'avouer et d'excuser leur déception.

Notre offensive se composait de deux actions combinées, l'une au sud-ouest de Moronvilliers, sur le mont Haut, l'autre au sud-est, sur le Téton (cote 227). Dans les deux cas il s'agissait d'élargir nos positions en progressant sur les contre-pentes, car jusqu'ici nous n'étions établis que sur les deux sommets. L'ennemi, qui s'y était fortement retranché, n'en a pas moins été délogé sur une longueur totale de 800 mètres et une profondeur moyenne de 300 mètres, en nous laissant 360 prisonniers. Aussi les Allemands signalent-ils, avec leurs réticences coutumières, que « les Français ont pu pénétrer dans leurs lignes sur quelques points isolés ».

La lutte d'artillerie reste très violente sur la rive gauche de la Meuse ; les reconnaissances se sont multipliées dans cette région, et une tentative d'attaque a été repoussée par nous entre la cote 304 et le Mort-Homme.

Il faut s'attendre à d'autres essais d'offensive dans le groupe d'armées commandé par le prince héritier d'Allemagne, qui a plus que jamais besoin de justifier par des succès militaires la politique de son parti. Cette perspective n'est pas pour nous inquiéter, bien au contraire. — J. V.

Les États-Unis unanimes pour que l'Alsace-Lorraine redevienne française

NEW-YORK, 15 juillet. — La journée du 14 juillet a été célébrée, à New-York, dans une manifestation imposante en faveur de l'Alsace et de la Lorraine.

Les religions catholique, protestante et israélite étaient représentées à cette manifestation par trois grands orateurs : le Père Clifford, professeur catholique à l'Université Columbia, l'évêque méthodiste Darlington, de Pennsylvanie, le rabbin Wise, de la grande synagogue de New-York.

Le Père Clifford qualifia l'Alsace de « France en miniature ». « Personne, s'écria-t-il, ne peut mettre en doute chez nous le droit que la France a de voir ces deux provinces lui être restituées. L'Amérique ne failira pas à sa résolution de combattre aux côtés de la France jusqu'à ce que justice intégrale ait été obtenue. »

L'évêque Darlington déclara que l'Europe n'était pas aux discours, mais au combat, et que la chrétienté tout entière devait chanter la Marseillaise. La chrétienté, dit-il, doit marcher pour la délivrance de la France et de l'Alsace.

L'Alsace-Lorraine, déclara le rabbin Wise, n'a pu être arrachée à la France et il le faut. Depuis quarante ans, depuis le jour où succéda à la chute de Versailles, l'Alsace-Lorraine aura rendu à l'humanité de grands services. Elle aura mérité, d'abord, qu'un peuple ne change pas de nationalité contre sa volonté.

DE JEUNES FEMMES FONT VIRILEMENT DU "VRAI SPORT"

Une journée de championnats et de records.

Les femmes sont-elles faites pour les sports ou — pour parler plus exactement — les sports sont-ils faits pour elles ? J'ai voulu, pour me créer une opinion, voir hier la journée de championnats et records féminins organisée par l'Union-Sports au Stade Brancion, sur le terrain où se disputent habituellement les matches de football du Club Français.

Les expériences m'ont semblé parfaitement concluantes. Les concurrentes, avec le minimum d'entraînement, ne disposant que de loisirs très courts, s'exerçant seules la plus souvent — car les moniteurs sont absorbés par leurs devoirs militaires — ont subi avec aisance de difficiles épreuves.

Il y avait là, sous le maillot laissant nus les bras musclés et les jambes nerveuses, des jeunes filles qui sont dans la vie ordinaire institutrices, sténographes, artistes.

Il y avait même une femme « soldate » à qui l'autorité militaire avait accordé une permission de quarante-huit heures pour qu'elle pût participer à ces championnats.

L'air décidé, taillée en jeune hercule féminin, bien « balancée », selon sa propre et pittoresque expression, Mme Cyprien Gou-



Mme GOUBAUD-MORISS

raud-Moriss pilote sur le front une voiture d'ambulance ; elle a conduit des chefs sous les plus intenses bombardements de Verdun sans rien perdre de sa crânerie. Elle a, du reste, de qui tenir : parente par alliance du général dont elle porte le nom, elle est la petite-fille du général Moriss, qui a fait la campagne d'Algérie, et la nièce du général Moriss, qui commandait à Sedan.

Son mari est aviateur, et elle-même, malgré sa jeunesse, ayant pratiqué tous les sports, ne rêve plus que de servir parmi nous « au front ».

En 1913 elle remportait le Championnat de France de natation et elle ajoutait hier à cette référence sportive le Championnat du lancement du poids (13 m. 92). Elle eût été, sans nul doute, aussi bien classée dans le saut en hauteur, sans une chute qu'elle avait faite la veille au cours des éliminatoires.

Une autre lauréate fort remarquable, d'une nature plus frêle, est une jeune fille de dix-neuf ans, graveuse de musique : Mlle Thérèse Brulé est à la fois championne de la course de 80 mètres (12 secondes 4/5), de la course de 400 mètres plat (1 min. 16 sec. 1/5) et du saut en hauteur (95 cent.), ayant échoué sur 1 mètre, qu'elle franchit à l'entraînement. Pour le saut en longueur sans élan elle a laissé, avec 2 m. 19, la place à Mlle Suzanne Liebard (2 m. 21).

Un public nombreux d'initiés assistait à ces épreuves, et nous eûmes pour le lancement du poids une intéressante démonstration de M. Paoli, blessé de guerre, instructeur à Saint-Cyr et champion de France.

L'intérêt nouveau de cette journée est qu'elle donne aux sports féminins un point de départ précis et qu'elle permet d'enregistrer, d'une façon quasi-officielle, les championnats et records qui sont de grands facteurs d'émulation. Elle tend à l'organisation qui a si puissamment favorisé le développement des sports masculins, et l'on ne saurait contester l'importance des premiers résultats qu'elle a acquis.

Evidemment ce ne sont que de simples indications, et nous sommes encore à quelque distance des vrais records, mais aucune de ces lauréates ne s'est spécialisée : leurs débuts n'en sont que plus dignes d'être signalés.

Tout a, en outre, contribué hier à donner la preuve que les femmes — quand elles savent éviter le surmenage — gagnent, à l'exercice des sports, une santé robuste et des qualités qui les rendent plus aptes à supporter de grandes épreuves physiques... et peut-être même morales, si l'on admet que tout s'enchaîne ou va de pair dans la vie. — ROGER VALBELLE.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 63, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Mademoiselle Blanche...

PAR JACQUES CÉSANNE

Mme de Follebray interrogea son mari :
— Qu'est-ce donc, mon ami, que cette demoiselle Blanche dont je vous ai entendu parler plusieurs fois, à mots couverts, avec votre ami le docteur Georges ?

— Mademoiselle Blanche, ma chère Simone, est une belle Oranaise dont le règne — des plus éphémères — remonte à une époque assez reculée. Cette année-là, le docteur et moi nous avions couru tout le mois d'août à travers la montagne et, quand vint septembre, nous descendîmes nous reposer au village de Lens, au fond d'un délicieux vallon.

Il y avait, à l'hôtel, une demi-douzaine de jeunes personnes qui s'ennuyaient à périr, n'ayant, pour les distraire, qu'un lot d'adolescents tristes, qui passaient le plus clair de leur temps à surveiller leurs voies respiratoires. Remuer ce petit monde fut pour nous l'affaire d'un instant et, tandis que le docteur s'occupait de son côté, je me mis à faire la cour à ma voisine de table, laquelle était jolie, gentille et un peu soite. Soit vertu, soit timidité, elle accueillit assez mal des hommages dont je m'appropriais, d'ailleurs, à faire un plus utile emploi, car je venais de découvrir qu'à l'extrémité nord de la table il existait une agréable créature qui semblait ne manger des yeux. C'était Mademoiselle Blanche. De taille moyenne, elle paraissait plutôt grande, car elle était élancée et mince. Elle avait un visage pâle, émacié par la maladie, avec un front superbe, que dégageaient des cheveux châtains rejetés en arrière. Son regard était un peu distant, son menton volontaire, ce qui faisait dire au docteur qu'elle n'avait pas l'air commode. Que m'importait si, quand elle se tournait vers moi, elle me souriait toujours ? Elle n'était pas essentiellement farouche, et notre flirt s'ébaucha aisément. La voisine de table s'en aperçut, car les femmes, même les plus bornées, ont, en pareille matière, une finesse telle qu'on ne saurait rien leur cacher. Elle en conçut un dépit qui se traduisit par d'enfantines sornioiseries.

Mademoiselle Blanche, vous l'avez deviné, avait des vœux sur moi. Elle était lasse de l'existence un peu plate qu'elle menait à Oran, parmi ses cinq ou six petits frères et sœurs, et je gage qu'elle eût volontiers traversé la Méditerranée, d'une façon définitive, pour prendre auprès de moi la place que vous deviez occuper plus tard, avec une bonne grâce parfaite.

Madame de Follebray s'indigna.
— Le temps s'enfuyait trop vite au gré de nos desirs, et, quand il fallut nous quitter, j'éprouvai une poignante mélancolie. Mademoiselle Blanche ne devait pas tarder, d'ailleurs, à me donner de ses nouvelles. Elle m'écrivit bientôt une belle lettre, ardente comme le soleil de son pays. Malgré les facilités qu'elle s'était ingéniérée à trouver pour me permettre de correspondre avec elle, je me contentai de lui adresser, de loin en loin, une carte postale.

Trois ans passèrent ainsi quand, un jour, elle m'annonça sa prochaine venue à Paris. Elle me disait qu'elle y resterait vingt-quatre heures, qu'elle serait seule et qu'elle aurait plaisir à me revoir. Je fus exact au rendez-vous qu'elle m'assignait. A l'arrivée du train, je devins scrupuleusement toutes les voyaguses, mais le flot s'en écroula sans que Mademoiselle Blanche m'apparût. Et je me trouvai seul sur le quai, avec, en face de moi, une personne qui me regardait. De taille moyenne, elle semblait plutôt petite, à cause de son embonpoint. Elle était coiffée à la chien, avec des cheveux décolorés au petit bonheur. Elle avait une figure enfantine et des lèvres d'un carmin comme on n'en connaît pas sous nos latitudes.

— M. de Follebray ?... dit-elle.
— Lui-même, madame. Vous désirez me parler, sans doute, de la part de Mademoiselle Blanche ?
— Mais, Mademoiselle Blanche, c'est moi !

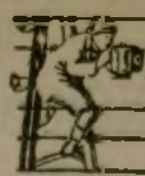
Je répondis froidement :
— Co n'est pas possible.
Et, comme elle se récriait, j'ajoutai :
— Enfin, venez toujours, nous allons tâcher d'éclaircir ce mystère.

Je saisis ses bagages et nous montâmes dans un taxi. Chez moi, tandis qu'elle prenait le thé, je la regardai longuement. Elle n'était même pas la caricature de ce qu'elle avait été, car, ainsi, elle aurait pu être bien encore. Je soulevai les petits cheveux jaunes et tire-bouchon qui déshonoraient le noble front d'autrefois, et j'eus, en effet, de Mademoiselle Blanche, au semblant de vision fugitive.

Nous causâmes.
Sur le point d'épouser un vieux monsieur assez riche, elle venait tenter auprès de moi une suprême démarche. Mais elle en sentit toute la vanité. Par politesse, je l'invitai à dîner dans un restaurant à la mode, où l'on nous regarda. Ce fut une bien mortelle soirée. Mademoiselle Blanche partit le lendemain. Je ne lui ai plus écrit, je ne l'ai plus revue. Je n'ai jamais revu non plus, dans ma vie, une créature qui, en pleine jeunesse, avait, à trois ans de date, perdu sa ressemblance. Voici ce qu'il y a de plus notable, en ce qui me concerne, dans l'histoire de Mademoiselle Blanche. Rites-vous satisfaite, chère amie ?

Et M. de Follebray, enchanté d'avoir ressenti, pour un temps, la curiosité de son épouse, prit dans sa poche un cigare, et sourit, puis se mit à fumer avec un plaisir extrême, en soulevant au joli manège qu'il lui tenait les soirs, à la même heure que lui, remontait le boulevard Haussmann.

JACQUES CÉSANNE.



M. MICHAELIS N'A PAS ENCORE PRIS POSITION

BERNE, 15 juillet. — Le télégraphe n'a apporté depuis ce matin que peu de renseignements nouveaux.
On annonce de Berlin que le sous-secrétaire d'Etat Walmschlag, chef de la chancellerie impériale, suivra M. de Bethmann dans sa retraite. Il n'y a là d'ailleurs rien que de tout naturel. Les chefs de la chancellerie ont toujours quitté la charge en même temps que les chanciers dont ils étaient les collaborateurs de tous les instants.

On ne sait encore que peu de chose sur les circonstances dans lesquelles M. Michaelis a été appelé au pouvoir et sur le programme qu'il compte appuyer.

D'après la Gazette de Cologne du 15 juillet, le nouveau chancelier aurait déjà fait certaines déclarations d'ailleurs très générales. Il se proposerait comme but politique de resserrer l'union intérieure du peuple allemand, de maintenir énergiquement cette union dans les affaires extérieures et de maintenir les alliances de l'Allemagne.

D'après un télégramme de Berlin à la Strassburger Post du 15 juillet, on discutait vivement hier dans les couloirs du Reichstag la nomination de M. Michaelis.

On déclarait que, de sentiments, M. Michaelis est conservateur, mais que, aussi bien dans son administration à Breslau que dans ses fonctions au ministère des Finances, et surtout dans les fonctions de commissaire de l'alimentation qu'il remplit en dernier lieu, il a su prouver qu'il était un homme indépendant des partis politiques et animé par une volonté de fer.

La Germania, d'autre part, dit que l'empereur est favorable à la résolution. La Gazette de la Croix met en doute la fait, mais n'apporte aucun argument à l'appui de sa thèse.

D'autre part, hier, M. Michaelis a eu chez M. Helfferich une longue conversation avec les représentants du centre, des progressistes, des libéraux et des socialistes. Aujourd'hui, dimanche, il doit conférer, d'après une dépêche Wolff, avec les représentants des autres partis.

Ainsi, M. Michaelis n'a pas encore pris position. On ne pourra dire vraiment que la crise est résolue que le jour où l'on saura qu'il accepte la motion préparée par la majorité.

L'effacement de Guillaume II suscite des commentaires

On télégraphie de Berlin à la Westminster Gazette :

BERNE, 15 juillet. — Dans les cercles suisses qui touchent de près à l'Allemagne, on a vivement remarqué la façon dont le kaiser-prince a écarté le kaiser depuis son arrivée à Berlin. On dirait que le kaiser-prince a assumé le contrôle complet de la situation. Le fait est d'autant plus remarquable que, jusqu'à présent, l'empereur avait jalousement exclu son successeur des affaires de l'Etat.

L'effacement volontaire du kaiser a fait courir le bruit de sa prochaine abdication. Toutefois, il est plus probable que le kaiser souffre actuellement d'une dépression nerveuse.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — A LA FAVEUR D'UN FEU ROULANT QUI A DURE PLUSIEURS HEURES, LES ALLEMANDS ONT PRONONCE HIER, DANS LA SOIRÉE, UNE PUISSANTE ATTAQUE SUR UN SAILLANT DE NOTRE LIGNE A L'OUEST DE CERNY.

UN COMBAT TRES VIOLENT S'EST ENGAGE QUI A DURE TOUTE LA NUIT AVEC DES ALTERNATIVES D'AVANCE ET DE RECUL.

MALGRE LES GROS EFFECTIFS JETES PAR L'ENNEMI DANS LA LUTTE ET L'EMPLOI INTENSIF DE LANCE-FLAMMES, LES ASSAILLANTS ONT ETE FINALEMENT REJETES DE LA TRANCHEE DE SOUTIEN OU ILS AVAIENT PENETRE ET N'ONT PU CONSERVER QUE DES ELEMENTS DE PREMIERE LIGNE SUR UN FRONT DE 500 METRES ENVIRON.

L'activité de l'artillerie a été également vive dans le secteur de Craonne.

EN CHAMPAGNE, APRES UNE SERIEUSE PREPARATION D'ARTILLERIE, NOS TROUPES ONT ATTAQUE HIER, VERS 19 HEURES 45, LES POSITIONS ALLEMANDES EN DEUX POINTS DU FRONT.

CONDUITE AVEC UNE VIGUEUR EXCEPTIONNELLE, L'ATTAQUE A REUSSE A ATTEINDRE TOUS SES OBJECTIFS. AU NORD DU MONT-HAUT ET SUR LES PENTES NORD-EST DU TETON, NOS SOLDATS, QUI ONT FAIT PREUVE D'UN ADMIRABLE ENTRAIN, ONT ENLEVE, SUR UNE LARGEUR DE 800 METRES ENVIRON ET UNE PROFONDEUR DE 300, LES RESEAUX DES TRANCHEES PUISSEMENT ORGANISEES DE L'ENNEMI. LES ALLEMANDS ONT REAGI AVEC VIOLENCE.

LEURS CONTRE-ATTAQUES SE SONT SUCCEDE PENDANT UNE PARTIE DE LA NUIT. TOUTES ONT ECHOE SOUS NOS FEUX AVEC DE LOURDES PERTES APRES DES COMBATS CORPS A CORPS. LES POSITIONS CONQUISES ONT ETE INTEGRALEMENT MAINTENUES.

Le chiffre des prisonniers que nous avons faits au cours de cette opération atteint 350, dont 9 officiers. Des rassemblements ennemis destinés à des relèves ont été pris sous le feu de notre artillerie et fortement éprouvés.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, LA NUIT A ETE MARQUEE PAR DES ACTIONS D'ARTILLERIE TRES VIVES DANS LA REGION COTE 304. MORT-HOMME, A L'OUEST DU MORT-HOMME, NOUS AVONS REPOUSSE UNE ATTAQUE ENNEMIE.

Au bois d'Avocourt, grande activité de patrouilles. Nous avons fait des prisonniers.

Sur la rive droite, des reconnaissances ennemies qui tentaient d'aborder nos lignes à l'extrémité est du bois des Cauières ont été dispersées par nos feux.

23 HEURES. — La lutte d'artillerie a continué avec moins de violence au cours de la journée dans la région à l'ouest de Cerny. Bombardement intermittent de nos premières lignes dans le secteur de Craonne.

En Champagne, nos troupes ont organisé les positions que nous avons conquises cette nuit au nord du mont Haut et du Téton. L'ennemi n'a réagi que par son artillerie.

A l'ouest de la Butte du Mesnil et en Argonne, vers Bolante, nous avons exécuté avec succès des incursions dans les tranchées ennemies et ramené des prisonniers.

Front britannique

13 HEURES. — Des engagements de patrouilles en notre faveur ont eu lieu, cette nuit, au sud-est d'Havincourt. Nous avons exécuté, avec succès, des coups de main vers Bullecourt et Gavrelle, au sud d'Armentières.

LES SOUVERAINS BRITANNIQUES SUR LE FRONT

FRONT BRITANNIQUE, 15 juillet. — S. M. le roi George V et S. M. la reine d'Angleterre viennent de passer plusieurs jours, parmi leurs armées sur le front occidental.

Pendant une quinzaine environ, le roi s'est plu à visiter ses troupes, depuis la mer du Nord jusqu'à Saint-Quentin, à vivre de la vie du soldat, à s'informer de ses besoins et à lui prodiguer les plus précieux encouragements.

Le 3 juillet, le roi et la reine arrivèrent à Calais, qu'ils visitèrent.

Le 4, accompagné du prince de Galles, capitaine de la division de la garde, le roi George visita le champ de bataille de l'offensive victorieuse de Messines et de Wytschaete et prit plaisir à constater les résultats des explosions de mines.

Parvenu à l'emplacement d'un petit bois, le roi se fit expliquer le développement des opérations. Pendant qu'il s'instruisait de la sorte, des obus allemands tombèrent à moins de quatre cents mètres du roi et de sa suite.

Le 5, étant au repos, le roi voulut bien recevoir la petite escouade des correspondants de guerre au grand quartier général de l'armée britannique.

Le roi parla en termes émus de la mort au champ d'honneur de Serge Bassel, correspondant de guerre du Petit Parisien, et rendit hommage à ce propos, à la collaboration de la presse alliée.

Le 6 et le 7, le roi et la reine visitèrent les armées du Nord. Le 7, les souverains se rendirent parmi les troupes portugaises et passèrent leur soirée avec le roi et la reine des Belges.

Après deux journées consacrées aux affaires de l'Etat, le roi, la reine et le prince se rencontrèrent, le 10, avec le président de la République et Mme Poincaré. A midi, le roi rejoignit le président à l'entrée du Club des officiers britanniques.

La population présente acclama les illustres visiteurs. L'entrevue fut très cordiale. Leurs Majestés invitèrent le président et Mme Poincaré à dîner dans l'intimité. A 3 heures, le président de la République prit congé de ses hôtes et retourna à Paris.

Le 11, la reine se rendit à Rouen où elle était posée. Dès que sa présence fut connue, la foule s'amonça et lui fit une réception chaleureuse.

Pendant ce temps, le roi était l'hôte des Canadiens.

Guidé par le général Currie, commandant le corps, Sa Majesté fit l'inspection de la crête de Vimy, la franchit et redescendit vers les lignes ennemies. Le roi observa attentivement Lens et Liévin avec son habituel mépris du danger.

Le 12, le roi se rencontra sur un autre point du front avec le généralissime Pelain et le général Franchet d'Espèrey. Il nomma le premier grand commandeur de l'Ordre du Bain, et le second grand commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges.

Le 13 après-midi eurent lieu, en présence du roi, des exercices de tanks.

Enfin, le 14 juillet, le roi et la reine quittèrent la zone des armées.

UN MESSAGE DE M. WILSON A M. POINCARÉ

Le président Wilson a adressé au président de la République à l'occasion de la fête nationale le télégramme suivant :

« Son Excellence M. Raymond Poincaré, président de la République, Paris.

« En cet anniversaire de la naissance de la démocratie en France, je vous offre, de la part de nos compatriotes et en mon nom personnel, les fraternelles félicitations que comportent les liens solides qui unissent nos pays, aujourd'hui coude à coude pour défendre la liberté, et qui témoignent au même dessein de nos deux pays de remporter la victoire pour la sublime cause des droits des peuples contre l'oppression.

« La leçon de la bataille n'est pas perdue pour le monde des peuples libres. Puisso le jour être proche où, sur les ruines de la sombre cité de la tyrannie sans frein et de l'autocratie sans conscience, une construction plus noble, édifiée comme votre grande République sur les éternels fondements de la paix et du droit, s'élèvera pour apporter la joie à un monde affranchi.

Signé : WOODROW WILSON.

Le président de la République a répondu par le télégramme suivant :

« Son Excellence M. Woodrow Wilson, président de la République des Etats-Unis d'Amérique, Washington.

« Le peuple français, qui a fait, depuis trois ans, tant d'héroïques sacrifices pour la défense du droit et de la liberté, accueillera avec une reconnaissance unanime, Monsieur le Président, le fraternel message que vous avez bien voulu m'envoyer à son intention.

« Nous serons fiers de continuer jusqu'à la victoire, coude à coude avec la grande et généreuse nation américaine, la guerre que l'impérialisme de nos ennemis a déclenchée sur le monde, malgré les efforts désespérés que la République française avait cessé de faire pour éviter un aussi terrible cataclysme.

« Je ne doute pas plus que vous qu'après la défaite de l'autocratie et du militarisme germanique un avenir de paix, de travail et de prospérité ne s'ouvre enfin devant l'humanité déifiée.

Signé : RAYMOND POINCARÉ.

M. Venizelos en conflit avec le roi de Grèce

ATHÈNES, 15 juillet. — On dit que des divergences se seraient produites entre le nouveau roi et M. Venizelos.

Le roi a ajourné la signature du décret convoquant la Chambre de juin 1915, dissoute par le ministre Skoufakis.

D'autres difficultés auraient également surgi entre le roi et le président du Conseil.

Ce que demande M. Venizelos, d'accord avec cela avec l'immense majorité du pays, c'est que le roi rompe ouvertement et définitivement avec la politique pratiquée par son père.

Et le roi évite, retarde ou refuse cette satisfaction à l'opinion.

Ce que l'on dit à l'étranger

CE QUE PENSE LA PRESSE ALLEMANDE DU NOUVEAU CHANCELLIER

Le Berliner Tageblatt :

C'est maintenant le devoir du Reichstag de demander au nouveau chancelier quel est son programme d'union.

On n'a pas demandé l'avis de la représentation pour le commerce. C'est au Parlement de poser la question avec une ferme résolution et d'obtenir une réponse conforme aux demandes de la majorité.

La Tägliche Rundschau :

Nous espérons que le peuple peut avoir confiance en le docteur Michaelis, d'une nature analogue à celle d'Hinrichberg et de Ludendorff. C'est une force et une volonté.

Le Vorwärts :

L'attitude énergique de M. Michaelis dans les questions extérieures lui a gagné les sympathies qui en ont fait presque un homme populaire. On n'a pas trouvé mieux dans les recherches d'un homme énergique, jouissant de la confiance populaire.

Personne ne sait encore aujourd'hui comment le docteur Michaelis entend s'acquiescer de sa lourde tâche.

Le parti socialiste, d'après les explications qu'il donnera prochainement au Reichstag, quelle attitude il doit prendre à son égard.

Le Lokal Anzeiger :

Si M. Michaelis réussit à être pour l'Allemagne un guide énergique, le peuple, qui aspire à avoir un plein emploi, le suivra volontiers.

La Gazette de Cologne :

Le choix de l'empereur est tombé non sur un diplomate, mais sur un homme qui, jusqu'ici, avait à s'occuper de la question brûlante de l'alimentation.

Le ravitaillement de la population constitue, en effet, actuellement le problème le plus important. Sa solution peut seule apporter une amélioration à la situation. Il n'est pas encore trop tard, mais c'est la dernière limite.

Les minoritaires français réclament la convocation d'un Congrès national

Les socialistes minoritaires ont examiné hier soir les diverses questions soulevées par les récents événements politiques.

Après un échange d'explications assez animé, les minoritaires ont voté un ordre du jour demandant la convocation immédiate d'un Congrès national extraordinaire pour fixer définitivement le point de vue des socialistes français sur la question d'Alsace-Lorraine.

Le coureur cycliste Lapize tombe au champ d'honneur

Une de nos meilleures pédales, Octave Lapize, devenu agent pilote aviateur, vient de succomber au cours d'un combat aérien soutenu contre plusieurs appareils ennemis, à 4.000 mètres de hauteur.

Au début de la campagne, Lapize servait dans l'infanterie ; blessé gravement, il avait demandé à passer dans l'aviation, où sa brillante conduite faisait l'admiration de tous.

Lapize avait, jusqu'à présent, fait de la route ; Paris-Roubaix ; Paris-Bruxelles ; Tour de France (1910) ; champion de France, 100 kilom. (1911) ; etc.

C'est un vaillant et honnête sportif qui disparaît avec Lapize.



LAPIZE

Le nouveau Soleillard a avoué son crime

Le Guatemalteco Guerrero y Guerrero, interrogé hier matin par M. Gilbert, juge d'instruction, en présence des charges réunies contre lui, s'est décidé à faire des aveux complets. Le misérable a indiqué avec un cynisme révoltant comment il avait étranglé la jeune Carmen Bernax. Il a été transféré à la Santé.

LES SPORTS

CYCLISME

Au Parc des Princes. — Prix de Washington (1.334 m. par équipes de 2 coureurs se faisant la main). — Series gagnées par 11. Martin-Siméoni, 12. P. Suter, 13. G. Suter, 14. G. Suter, 15. G. Suter, 16. G. Suter, 17. G. Suter, 18. G. Suter, 19. G. Suter, 20. G. Suter.

La Route des Villages (derrière motos). — Première manche (10 km) : 1. Verkeyn, en 18 m. 18 s. 19 ; 2. P. Suter, à 500 m ; 3. Colombatto, à 1.000 m ; 4. Vanderslyt, à 1.500 m ; 5. L. Didier, à 2.000 m ; 6. Vanderslyt, à 2.500 m ; 7. L. Didier, à 3.000 m ; 8. Vanderslyt, à 3.500 m ; 9. L. Didier, à 4.000 m ; 10. Vanderslyt, à 4.500 m ; 11. L. Didier, à 5.000 m ; 12. Vanderslyt, à 5.500 m ; 13. L. Didier, à 6.000 m ; 14. Vanderslyt, à 6.500 m ; 15. L. Didier, à 7.000 m ; 16. Vanderslyt, à 7.500 m ; 17. L. Didier, à 8.000 m ; 18. Vanderslyt, à 8.500 m ; 19. L. Didier, à 9.000 m ; 20. Vanderslyt, à 9.500 m ; 21. L. Didier, à 10.000 m ; 22. Vanderslyt, à 10.500 m ; 23. L. Didier, à 11.000 m ; 24. Vanderslyt, à 11.500 m ; 25. L. Didier, à 12.000 m ; 26. Vanderslyt, à 12.500 m ; 27. L. Didier, à 13.000 m ; 28. Vanderslyt, à 13.500 m ; 29. L. Didier, à 14.000 m ; 30. Vanderslyt, à 14.500 m ; 31. L. Didier, à 15.000 m ; 32. Vanderslyt, à 15.500 m ; 33. L. Didier, à 16.000 m ; 34. Vanderslyt, à 16.500 m ; 35. L. Didier, à 17.000 m ; 36. Vanderslyt, à 17.500 m ; 37. L. Didier, à 18.000 m ; 38. Vanderslyt, à 18.500 m ; 39. L. Didier, à 19.000 m ; 40. Vanderslyt, à 19.500 m ; 41. L. Didier, à 20.000 m ; 42. Vanderslyt, à 20.500 m ; 43. L. Didier, à 21.000 m ; 44. Vanderslyt, à 21.500 m ; 45. L. Didier, à 22.000 m ; 46. Vanderslyt, à 22.500 m ; 47. L. Didier, à 23.000 m ; 48. Vanderslyt, à 23.500 m ; 49. L. Didier, à 24.000 m ; 50. Vanderslyt, à 24.500 m ; 51. L. Didier, à 25.000 m ; 52. Vanderslyt, à 25.500 m ; 53. L. Didier, à 26.000 m ; 54. Vanderslyt, à 26.500 m ; 55. L. Didier, à 27.000 m ; 56. Vanderslyt, à 27.500 m ; 57. L. Didier, à 28.000 m ; 58. Vanderslyt, à 28.500 m ; 59. L. Didier, à 29.000 m ; 60. Vanderslyt, à 29.500 m ; 61. L. Didier, à 30.000 m ; 62. Vanderslyt, à 30.500 m ; 63. L. Didier, à 31.000 m ; 64. Vanderslyt, à 31.500 m ; 65. L. Didier, à 32.000 m ; 66. Vanderslyt, à 32.500 m ; 67. L. Didier, à 33.000 m ; 68. Vanderslyt, à 33.500 m ; 69. L. Didier, à 34.000 m ; 70. Vanderslyt, à 34.500 m ; 71. L. Didier, à 35.000 m ; 72. Vanderslyt, à 35.500 m ; 73. L. Didier, à 36.000 m ; 74. Vanderslyt, à 36.500 m ; 75. L. Didier, à 37.000 m ; 76. Vanderslyt, à 37.500 m ; 77. L. Didier, à 38.000 m ; 78. Vanderslyt, à 38.500 m ; 79. L. Didier, à 39.000 m ; 80. Vanderslyt, à 39.500 m ; 81. L. Didier, à 40.000 m ; 82. Vanderslyt, à 40.500 m ; 83. L. Didier, à 41.000 m ; 84. Vanderslyt, à 41.500 m ; 85. L. Didier, à 42.000 m ; 86. Vanderslyt, à 42.500 m ; 87. L. Didier, à 43.000 m ; 88. Vanderslyt, à 43.500 m ; 89. L. Didier, à 44.000 m ; 90. Vanderslyt, à 44.500 m ; 91. L. Didier, à 45.000 m ; 92. Vanderslyt, à 45.500 m ; 93. L. Didier, à 46.000 m ; 94. Vanderslyt, à 46.500 m ; 95. L. Didier, à 47.000 m ; 96. Vanderslyt, à 47.500 m ; 97. L. Didier, à 48.000 m ; 98. Vanderslyt, à 48.500 m ; 99. L. Didier, à 49.000 m ; 100. Vanderslyt, à 49.500 m ; 101. L. Didier, à 50.000 m ; 102. Vanderslyt, à 50.500 m ; 103. L. Didier, à 51.000 m ; 104. Vanderslyt, à 51.500 m ; 105. L. Didier, à 52.000 m ; 106. Vanderslyt, à 52.500 m ; 107. L. Didier, à 53.000 m ; 108. Vanderslyt, à 53.500 m ; 109. L. Didier, à 54.000 m ; 110. Vanderslyt, à 54.500 m ; 111. L. Didier, à 55.000 m ; 112. Vanderslyt, à 55.500 m ; 113. L. Didier, à 56.000 m ; 114. Vanderslyt, à 56.500 m ; 115. L. Didier, à 57.000 m ; 116. Vanderslyt, à 57.500 m ; 117. L. Didier, à 58.000 m ; 118. Vanderslyt, à 58.500 m ; 119. L. Didier, à 59.000 m ; 120. Vanderslyt, à 59.500 m ; 121. L. Didier, à 60.000 m ; 122. Vanderslyt, à 60.500 m ; 123. L. Didier, à 61.000 m ; 124. Vanderslyt, à 61.500 m ; 125. L. Didier, à 62.000 m ; 126. Vanderslyt, à 62.500 m ; 127. L. Didier, à 63.000 m ; 128. Vanderslyt, à 63.500 m ; 129. L. Didier, à 64.000 m ; 130. Vanderslyt, à 64.500 m ; 131. L. Didier, à 65.000 m ; 132. Vanderslyt, à 65.500 m ; 133. L. Didier, à 66.000 m ; 134. Vanderslyt, à 66.500 m ; 135. L. Didier, à 67.000 m ; 136. Vanderslyt, à 67.500 m ; 137. L. Didier, à 68.000 m ; 138. Vanderslyt, à 68.500 m ; 139. L. Didier, à 69.000 m ; 140. Vanderslyt, à 69.500 m ; 141. L. Didier, à 70.000 m ; 142. Vanderslyt, à 70.500 m ; 143. L. Didier, à 71.000 m ; 144. Vanderslyt, à 71.500 m ; 145. L. Didier, à 72.000 m ; 146. Vanderslyt, à 72.500 m ; 147. L. Didier, à 73.00

— A l'occasion de l'anniversaire de S. M. le roi Pierre I^{er}, une messe de reconnaissance a été célébrée, en l'église de Corfou, par l'archevêque de Serbie, Mgr Dimitrieff, assisté de tous les prêtres présents à Corfou.

— Le maréchal duc de Connaught, accompagné de la princesse Arthur de Connaught, a été reçu à Buckingham Palace par LL. MM. le roi et la reine.

INFORMATIONS

— M. et Mme André Destailleur et M. Philipe Destailleur ont reçu vendredi quelques amis et collaborateurs de la Nouvelle Revue nationale.

Remarqué : comte et comtesse de Champfeau, MM. Pierre de Nolhac, Albert-Émile Sorel, Mlle Le Rozec de Quilio, marquis de Dampierre, Mlle de Linières, capitaine Paul Pichon, M. Jacques de Givréuil, etc., etc.

— Rencontré ces jours derniers à Chambray :

Duchesse d'Harcourt, princesse de La Tour d'Auvergne, marquise de Ganay, sir Edward and lady Morris, lady Plunkett, comte de La Salle, marquise de Saint-Léger, comtesse de Montesquieu, comtesse van der Castele, etc.

La marquise de Morès est attendue incessamment.

NAISSANCES

— La comtesse Henry de La Roche Saint-André a mis au monde, à Nantes, un fils : Luc.

MARIAGES

— On annonce, de Périgueux, le mariage de Mlle Geneviève Sarrazin, fille du docteur Sarrazin, député et maire de Sarlat, avec M. Gustave Bantegnie, médecin aide-major aux armées.

— On vient de célébrer le mariage de Mlle Harriman, fille de M. M. Harriman, le roi des chemins de fer, avec M. Penn-Smith.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du comte Fernand de La Lande de Calan, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, chevalier de la Légion d'honneur, qui a succombé à Versailles, âgé de soixante-quatorze ans.

Du comte C. E. de Percy, colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-seize ans, à Boulogne-sur-Seine.

De M. Raymond Gavet, engagé volontaire, aspirant au 20^e d'artillerie de campagne, cité à l'ordre du jour, mort pour la France à dix-huit ans, fils du professeur à la Faculté de Droit de Nancy.

Du comte de Roffignac, décédé à Mazex, dans le Limousin. Il était le père des comtes Robert et Yves de Roffignac, le grand-père de M. Martial de Roffignac, brigadier au 21^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, et de MM. Gérard Bertrand et Guymon de Roffignac.

De M. Roget de Fouquet, adjudant au 10^e hussards, qui a succombé à Pau aux suites de ses blessures.

De la marquise d'Exeter, qui a succombé à Deeping Saint-James (Lincolnshire). Elle était la veuve de lord Burghley, quatrième marquis d'Exeter, et laisse un fils, général de brigade aux armées britanniques.

Du docteur Joseph Tardif de Moidrey, médecin auxiliaire au 44^e d'infanterie, mort à la suite de blessures reçues le 25 mai.

Le « Crime » dénoncé par un Allemand

On sait que l'auteur du livre *L'accuse*, qui eut un tel retentissement en Allemagne, fait paraître un nouveau volume : *Das Verbrechen*, c'est-à-dire le Crime, dans lequel il souligne les responsabilités du gouvernement allemand.

Ce livre, dont les premiers exemplaires viennent de sortir, porte à la première page la dédicace suivante :

Ce livre doit être un monument élevé à la mémoire des millions d'hommes qui ont été égorgés.

Il doit être un pilori pour les responsables de leur mort.

Il doit être un souvenir pour leurs frères, leurs fils et leurs petits-enfants, juges et vengeurs du grand meurtre.

La fête des Marnais

La Société amicale de la Marne, les Sauveteurs de Reims, offraient hier matin aux soldats de Champagne une réception inliné ou d'éloquents discours ont été prononcés.

Toutes les délégations du 332^e du 132^e, du 108^e d'infanterie et du 46^e d'artillerie ont fructifié, coupe en main.

On remarquait dans l'assistance les édificateurs et les députés ou anciens députés de la Marne, le docteur Henri Chevreuil, Th. Dubois, de l'Institut, Guichard, vice-président des hospices de Reims, récemment décoré dans la ville martyre, les conseillers généraux du département et des réfugiés de marque.

Les travaux agricoles des lycéennes de Paris

On sait que pour répondre à l'appel adressé à toute la jeunesse scolaire par les ministres de l'Instruction publique et de l'Agriculture les élèves des lycées de filles de Paris ont entrepris la mise en culture d'un vaste terrain sis à Bagneux. Se sont particulièrement distinguées au cours de ces travaux par leur assiduité et leur énergie les élèves dont les noms suivent :

Lycée Fénelon : Mlle Vassier, Eichmüller, Ricard, Camerlynck, Hébaull, L. Monin, etc.

Lycée Molière : Mlle Cahen, Emerique, Rousseau, Reaux, etc.

Lycée Jules-Ferry : Mlle Bricka, Tassy, Coum.

Collège Sévigné : Mlle Murel, Feldzer, Chassevent.

Cours Florian : Mlle Ménégau, Herlé.

Section libre : Mlle H. Cahen, S. Durant, P. Colas.

Les travaux agricoles seront poursuivis pendant les vacances par les élèves qui ne quittent pas Paris.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Comédie-Française. — Jendi prochain, en soirée, la Comédie-Française donnera irrévocablement la dernière représentation pour cette saison de *L'Éducation*. La pièce sera reprise en septembre.

La répétition de *L'Aventurière* annoncée pour le 19 est reportée au dimanche soir 22.

— La Comédie-Française ne fera pas pendant le mois d'août, mais le nombre des représentations sera diminué de moitié. Les sociétaires et pensionnaires prendront leurs vacances à tour de rôle.

Opéra-Comique. — M. P.-B. Gheusi a engagé M. Parmentier, Mlle Francesca, Baya et Lerida, à la suite des derniers concours du Conservatoire.

Gymnase. — La *Race* quittera l'affiche dimanche prochain jusqu'à la saison d'hiver.

Porte-Saint-Martin. — *Monsieur... Chère* s'en va. Le Chemineau lui succède à partir de ce soir.

Une chorale féminine. — Une chorale féminine vient de se fonder sous la présidence d'honneur de M. Camille Saint-Saëns, patronnée par les sommités de l'Institut et du Conservatoire. L'école, fondée et dirigée par M. Jean Sforzani, de l'Opéra, prêtera son concours gracieux et organisera des fêtes et concerts au bénéfice des blessés. (Siège de l'œuvre, 63, rue de Chabrol, N°).

Au Conservatoire. — C'est vendredi dernier qu'a été décerné, pour la première fois, le prix André-Jean Stern, attribué à l'élevée lauréate de comédie ayant obtenu la première place en littérature dramatique : une coïncidence douloureuse, sa distribution concordait avec l'anniversaire des obsèques de Mme André-Jean Stern, en mémoire de laquelle il a été fondé.

Ce soir :

Th.-Français, relâche. Dem. 8 h. 15, *L'Éducation*. Opéra-Comique, jeudi *Madame Butterfly*. Odéon, 8 h., *la Famille Benoiton*. Variétés (Gut. 09-92), 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly).

Gymnase, 8 h. 15, *la Race*. Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Antoine, 8 h. 30, *les Bleus de l'amour*.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, *les Nouveaux riches*. Renaissance, 8 h. 30, *le Paradis*.

Porte-Saint-Martin, 8 h., *le Chemineau*. Athénée, 8 h. 20, *Monsieur Beverley*. Cluny. — Clôture annoncée.

Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle nuit ou le Dérailé*. Grand-Guignol, 8 h. 30, *Tatou*.

Th. Michel, 8 h. 45, *Affair ou les Loisirs du* harem.

Scala, 8 h. 20, *le Surris*.

MUSIC-HALLS

Ambassadeurs, 8 h. 30, *la Grande Revue*. Olympia, tous les soirs. Mal. vendredi et dim.

Pour le relèvement de nos arts régionaux

M. de l'Estourbeillon, député du Morbihan, pense avec raison qu'un des problèmes les plus urgents qui posera au lendemain de la paix la régénération nécessaire du pays sera celui du relèvement de nos arts régionaux.

Cette primauté de notre meuble, de notre céramique, de notre broderie, de notre tapisserie, de notre orfèvrerie, de notre ferronnerie, de nos émaux, primauté que nous étions en train de perdre à la veille de la guerre, écrit-il, c'était quand nous la possédions sans conteste, l'affirmation de notre goût, de notre mesure, de notre probité artistique, du clair et pur génie français. Il importera dans la lutte politique, qui succédera à la tourmente, de la reconquérir au plus tôt.

Pour cela, M. de l'Estourbeillon estime qu'il faut se garder d'une centralisation excessive. Aussi, par une proposition de loi, demande-t-il la création d'une commission régionale des arts français dans chacune des villes suivantes : Amiens, Angers, Arles, Bayonne, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Limoges, Lyon, Montpellier, Nantes, Nancy, Nice, Paris, Poitiers, Quimper, Reims, Rennes, Rouen et Toulouse.

Ces commissions rampleraient les comités régionaux des arts appliqués, récemment formés par le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts ; elles seraient pourvues d'une existence légale, et recevraient des pouvoirs étendus.

La proposition de M. de l'Estourbeillon a été renvoyée à la commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts.

Le képi de Nungesser payé 2.500 francs

LONDRES, 15 juillet. — Pendant le concert donné au « Royal Automobile Club » cet après-midi, à l'occasion du « Jour de France », la tombola organisée pour le képi de Nungesser a produit la somme de 100 livres, (soit 2.500 francs).

VICHY. — Hôtel DE LA PAIX. Remis à neuf, (8^e Et. PARC.) Tél. conf. m. Rég. E. Fleury, pp.

PELADE. NOTICE GRATUITE. HENRI, pharmacien, 6, rue Malakoff, Toulouse.



Le rendement considérable, la sûreté de fonctionnement qu'il donne aux moteurs, ont fait adopter le

Carburateur ZÉNITH sur tous les modèles de véhicules utilisés aux armées.

Société du carburateur ZÉNITH Siège social et Usines : 81, Chemin Fénillet, Lyon Maison à Paris : 15, rue du Dohardcadre

USINES ET SUCCURSALES : LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, GENEVE, NEW-YORK

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire



Mlle BRULÉ GAGNE LA COURSE DE 80 MÈTRES ET LE CHAMPIONNAT DE SAUT

Il est curieux d'observer que le sport, qui a fait tant de progrès en France ces dernières années, ait rallié si peu d'adeptes féminines. Les sports athlétiques ont cependant des partisans dans le beau sexe : nous l'avons constaté hier au stade Brancion,

au cours d'une réunion très réussie qui comprenait des épreuves de course à pied et de saut pour jeunes filles. Mlle Thérèse Brulé a été la triomphatrice de la journée en gagnant la course de 80 mètres et l'épreuve de saut en hauteur sans élan avec 0^m95.

B L O C - N O T E S

QUE les soldats cèdent, entre eux, au penchant de blâmer ou même dénigrer un peu les civils, je le veux bien. Nous avons nos travers, nos ridicules, nos défaillances qui sont, au cantonnement ou à la tranchée, de fort bons sujets de conversation, et de jeunes hommes qui sont en train de sauver leur pays ont le droit de rire aux dépens de qui bon leur semble, sans qu'on s'en fâche. Ce qui m'agace au plus haut point, c'est de voir des civils guetter l'occasion de se « débiter » eux-mêmes, pour montrer qu'ils ont l'esprit militaire, ou le faire croire.

Il est vrai ; les baigneurs qui se rencontrent à Z...-les-Bains mettent un peu moins d'empressement qu'il y a deux ans à assister ou à distraire les blessés des hôpitaux, devant qui nous passons plusieurs fois par jour en allant à la poste, à la musique ou aux sources. Mais cela prouve-t-il que les civils soient devenus, comme j'entendais un monsieur l'affirmer tout à l'heure, des gens que les misères et les souffrances du combattant n'intéressent plus ?

C'est une imputation ridicule, et ni au front ni dans les hôpitaux nous ne devons laisser se propager de tels bruits.

Sans doute on s'habitue à tout, même à souffrir ; et il est donc naturel que le spectacle de la souffrance puisse devenir une habitude aussi. Que des gens de sensibilité médiocre ou un peu égoïstes acquiescent cette habitude-là plus vite que d'autres et éprouvent une volupté secrète à se sentir de moins en moins bousculés par les émotions de la guerre, c'est une chose qu'on ne peut nier. Mais je soutiens, pour l'avoir vécue maintes fois, hélas ! autour de moi, que ce n'est pas là un état d'âme général et qu'il y a chez la plupart des civils d'aujourd'hui un air d'indifférence, en face de tant de douleurs et de tant d'épreuves, qui n'est pas de l'indifférence du tout.

On est moins ému, oui. Mais on est moins ému parce qu'on a souffert aussi. Et ce n'est pas l'habitude qui fait qu'on est si calme à la vue de la souffrance des autres : c'est tout bonnement le souvenir d'avoir été malheureux comme eux, — de l'avoir été plus qu'eux, et la pensée qu'on l'est encore.

J'ai un vieil ami, qui est un patriote ardent, et un homme de grande bonté. Au début de la guerre, l'apparition des premiers blessés dans les rues de Paris le bouleversait. Il les saluait tous... S'ils avaient l'air malheureux, il allait à eux, leur parlait ; en tramway ou en métro, il exigeait qu'ils prennent sa place. Il y a deux ans, le fils de mon ami fut tué en Champagne. Depuis ce temps, le pauvre homme ne trouve plus à dire aux blessés qui passent. Il les regarde, et il ne les plaint plus. Et s'il en voit monter un, appuyé sur des béquilles, en métro, il songe : « Heureux enfant, qui vit encore !... » Il songe aussi : « Heureux père, qui a conservé son fils ! » Et il pourra bien arriver que, occupé à en-

vier ce mutilé au lieu de le plaindre, il oublie de lui offrir sa place. Mais ce n'est pas un mauvais « civil » pour cela.

SOMIA.

Gardes d'honneur

Avez-vous remarqué, à la revue, ce fanion que gardaient deux caporaux, tous deux chevaliers de la Légion d'honneur ?

C'était le fanion de la compagnie 192 du génie. La compagnie 192 du génie est sans doute la seule qui compte dans ses rangs



LE FANION ET SA GLORIEUSE GARDE

deux chevaliers de la Légion d'honneur décorés quand ils étaient simples soldats.

Celui de gauche est le caporal Dumont, dont voici la citation :

« A pris, de sa propre initiative, le commandement de quatre soldats coloniaux. A leur tête, a pénétré le premier dans le fort de Douaumont, y a capturé 4 officiers et 24 hommes. Déjà cité à l'ordre. »

Celui de droite est le caporal Ygon, cité en ces termes :

« S'agrippa d'une mitrailleuse et d'un ouvrage remarquable. Aidé d'un seul homme, a pénétré dans un ouvrage de contrescarpe, y a capturé 20 Allemands, 2 canons et 4 mitrailleuses prises à l'ennemi. »

Le fanion de la compagnie 192 est bien gardé.

De l'An IX à 1917

Un de nos confrères, depuis le commencement de la guerre, manquait de nouvelles de ses parents, restés prisonniers au Belvédère. Il pensa qu'une lettre jetée à la poste en Suisse aurait plus de chances de parvenir à destination qu'une lettre parlie de France.

Or, une dame de ses amies se trouvait en Suisse. Il lui confia sa lettre avec prière de la mettre à la poste à Genève. Hélas ! qu'avait-il fait !

La dame, une fois arrivée à la frontière,

déclara loyalement à la gendarmerie la mission dont elle était chargée. Elle fut immédiatement traduite en justice et, malgré les explications très plausibles qu'elle fournit sur les raisons qui avaient déterminé notre confrère à se valoir d'elle, fut condamnée, en application de l'arrêté du 27 prairial An IX (sic), visant l'immixtion dans le service postal, à trente francs d'amende, plus treize francs quatre-vingt-huit centimes en remboursement de frais, et à la confiscation de la lettre.

Car il y a un arrêté du 27 prairial An IX qui, par son article premier, fait défense à toute personne de s'immiscer dans le transport des correspondances dont le monopole est réservé à l'administration.

Si bien qu'en somme, lorsque vous envoyez votre bonne lettre à la poste, il n'est pas sûr qu'elle ne soit pas passible d'une amende. Car enfin, elle s'immisce dans le transport des correspondances. Et si vous l'envoyez chez un ami porter un billet ne risque-t-elle point quelque peine ? Et même si elle ne porte qu'une boîte de bonbons son cas n'est pas clair, car les correspondances que l'administration est seule autorisée à transporter ne comprennent pas seulement les lettres, mais « les paquets et papiers d'un poids inférieur ou égal à un kilo. »

Donc, méfions-nous. En l'an IX, le 27 prairial, le Premier Consul...

LE PONT DES ARTS

M. Joseph Conrad, l'auteur de cet admirable *Le cœur de ténacité*, traduit par notre regretté Robert D'Amboise, vient de publier son chef-d'œuvre : *Le cœur de ténacité*. Il y avait en lui une grande maîtrise du langage, et jusque dans l'expression de la pensée et de la figure de son état empreinte une mélancolie inexprimable. Il a essayé de reconstituer le passé qu'il y avait derrière ce masque. Ce fut *Le cœur de ténacité*.

Adolphe de la Gandara, qui vient de mourir, était un fervent de Don Quichotte. Cette passion lui donna une œuvre très intéressante. Il y avait en lui une grande maîtrise du langage, et jusque dans l'expression de la pensée et de la figure de son état empreinte une mélancolie inexprimable. Il a essayé de reconstituer le passé qu'il y avait derrière ce masque. Ce fut *Le cœur de ténacité*.

M. Dandieu-L'Archevêque, l'auteur des *Notes d'un infirmier*, nous raconte dans *Le cœur de ténacité*, le secret d'un grand développement féminin.

Une importante maison d'éditions de Madrid, qui a déjà donné des traductions de Montesquieu, de Jules Renard, annonce la prochaine publication d'un Montaigne. Montaigne est un écrivain presque national pour les Espagnols. Et le grand critique Azorin professe un culte pour lui.

Malgré les révélations quotidiennes des journaux, nous sommes assez ignorants des choses de la vie russe. On en aura une vue plus juste si l'on lit les ouvrages de MM. A. Belevsky et R. V. les correspondants du *Donniko Vostok*, de Moscou, les *Organisations publiques* et leur rôle pendant la guerre, que publie M. E. Denis, professeur à la Sorbonne. Le rôle des zemstvos, des villes, des entreprises industrielles, des coopératives, y est magistralement mis en lumière.

LE VEILLEUR.